

*Mirecourt, janvier 2016*

La place est froide, vide, vide de sa chaleur. Sept mois déjà ! Sept mois que les ronflements de Lucien ne la réveillent plus la nuit. D'ailleurs, le sommeil, elle ne le trouve que difficilement dans cette maison devenue immense. Elle s'y sent de plus en plus perdue. Chaque pièce, chaque objet lui rappelle sans arrêt qu'elle est désormais au crépuscule de sa vie.

Une vie ! C'est quoi une vie ? Des matins pantoufles, des soirées sans souffle. Espoirs, déboires, des joies, des peines, des visages, des sourires. Que reste-t-il de tout ce temps ? Son regard se heurte à ce post-it resté sur le frigo. Elle y reconnaît cette écriture si singulière. *« J'ai trouvé une pièce pour la Deudeuch, je reviens dans une heure, je t'embrasse, Lucien »*. Elle tend sa main et décroche le morceau de papier que ses yeux avaient rapidement parcouru il y a juste quelques mois. Maintenant, ces quelques mots raisonnent autrement dans sa mémoire.

La première lecture ne la rassasie pas, elle eut envie d'une seconde, puis d'une autre encore. À voix haute, celle qui la fera souffrir jusqu'à s'en inonder le visage. Dans un geste langoureux, elle effleure le papier pour épargner l'encre qui se dilue sous le poids de ses larmes. Puis, elle s'essuie le visage avec la serviette Vichy qu'elle repose ensuite sur la table.

Mon Dieu que le temps a passé, se dit-elle assise dans la cuisine fraîchement réaménagée pour tout avoir à portée de main. Elle plonge son regard dans la vapeur du café, la tasse à moitié remplie lui renvoie l'image déformée d'une femme qu'elle ne reconnaît plus.

— Qui es-tu, toi s'exclame-t-elle.

— OUI TOI ! Que fais-tu là, assise seule devant cette tasse de café à ressasser ta misère ?

— C'est la fin, hein ! Ah ! La fin, tu ne l'imaginais pas comme ça, n'est-ce pas ?

Dans un sursaut de vie, elle revient à elle avec la sensation d'être sortie d'un profond sommeil. Les mains blotties contre son visage, elle tente de se reprendre. Bien sûr, les mots survivent, murmure-t-elle avant de ranger cette dernière trace de lui dans un des tiroirs de la cuisine. Soudain, ses pensées l'entraînent, loin, bien loin de cette tasse de café, de cette cuisine, de cette maison vide, de tout, de lui; Lucien !

Elle remonte le temps, se rappelle d'avant, l'école communale de Croix-Fonsomme, se revoit petite fille, ses copines, la classe de Monsieur Marchandise, les vacances d'été chez tante Jeanne à Mirecourt, sa rencontre avec Lucien, le beau Célestin, le mariage, les enfants et les petits enfants ; une vie! Le temps a fait son œuvre, mais finalement, peu de regret en somme.

## **Lucien**

*Mirecourt printemps, 2015*

Le petit-déjeuner est un de ces petits bonheurs du quotidien que Lucien affectionne tout particulièrement, le repas le plus important de la journée. Comme disait Marcel son grand-père, pour vivre vieux, il faut savoir nourrir la bête. Alors, en hommage à ce vieux sage, Lucien ne commence jamais sa journée sans au moins sa tasse de café dans l'estomac. Il l'apprécie toujours sans sucre, accompagné de quelques tartines de pain frais généreusement beurrées, le tout relevé de plusieurs cuillerées de confiture. Peu de choses suffisent à son bonheur !

Toutefois, les choses les plus simples exigent d'être accomplies dans les règles de l'art. Et quand il s'agit de faire les choses dans les règles de l'art, eh bien Lucien n'est pas avare de manières ! Le beurre par exemple, c'est toujours breton. Il l'aime demi-sel, mais le prend toujours doux. Il trouve le demi-sel du commerce trop salé. Alors, l'opération de salage, il le réalise lui-

même avec doigté. Le sel, il lui faut impérativement le label rouge de Guérande. Il le pile à la main dans le petit mortier artisanal acheté sur un marché à Constantine, souvenir de son service militaire en Algérie. Il peste souvent contre ces industriels qui n'hésitent pas à avoir la main bien lourde sur le condiment, rien de plus mauvais pour les artères. À croire qu'ils y tiennent à leurs générations d'hypertendus, s'insurge-t-il !

Depuis le jour où Lucien a fait valoir son droit à la retraite, l'oisiveté est le travers dans lequel il a promis à Stella de ne jamais tomber. De plus, toute sa vie, il eut en tête cette phrase de Benjamin Franklin qui disait que l'oisiveté ronge plus vite que le travail n'use. C'est bien l'une des rares choses qui lui restent de sa scolarité à Croix-Fonsomme. Alors l'alarme du radio réveil, il aime le faire rugir à l'aube, pour profiter pleinement de la journée et faire ainsi un pied de nez à la rouille. Le levé au chant du coq, il en avait pris l'habitude depuis tout petit. Alors, même libéré de ses obligations professionnelles, il garde le rythme. Toute sa vie durant, il en aura admiré des aurores. Le vélo, c'est un de ses péchés-mignons, juste avant le bricolage de la vieille 2CV. Ah, celle-ci, elle lui a déjà coûté quelques liasses d'euros et autant de temps. Le travail manuel a toujours été pour Lucien, un bon moyen d'expression, une façon de se réaliser. Avec du recul, il se définit lui-même comme un touche-à-tout, un imaginaire. Excellent en rien, amateur de tout. Il a toujours

eu le cœur à l'ouvrage, mais il a fait son temps. Il a connu la semaine des quarante-cinq heures, puis quarante-deux avant les joies des RTT. Ce 1<sup>er</sup> mars 1990, il s'en souvient encore avec émotion. C'est avec un pincement aux lèvres qu'il a laissé derrière lui l'entreprise dont il avait poussé les portes il y a de cela plus de trente ans. Il s'en va avec le sentiment du devoir accompli et la fierté d'avoir pu transmettre le flambeau à son successeur fraîchement émoulu, le «bleu» comme il l'appelle affectueusement. Il a eu grand plaisir à lui mettre le pied à l'étrier.